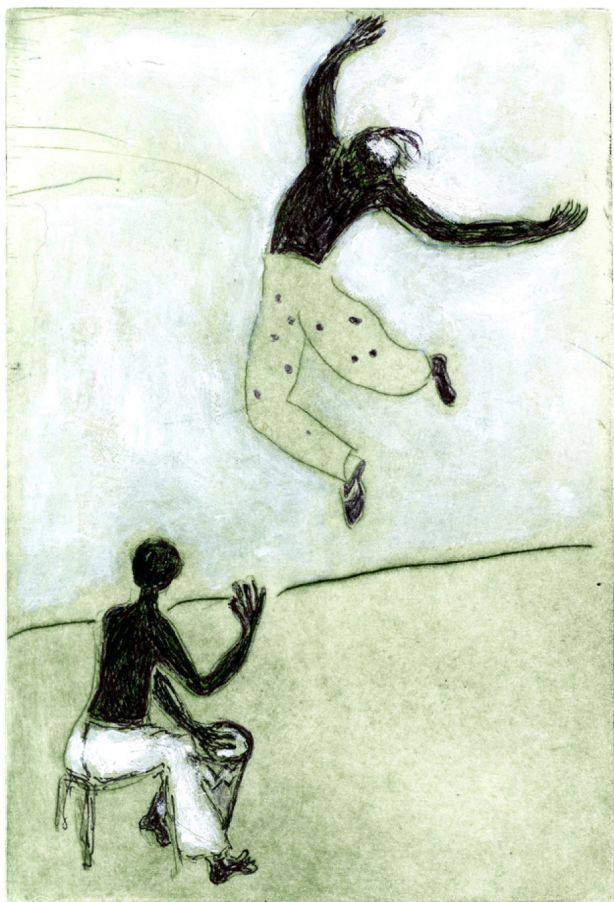


CATHERINE  
HUET-MEASROCH

MÉTISSAGE  
FOREVER



Les <sup>éditions</sup> Presses Littéraires



MÉTISSAGE FOREVER

Illustration de couverture :  
© Catherine Huet Measroch

© Catherine Huet Measroch - Éditions Les Presses Littéraires, 2022  
ISBN : 979-10-310-1275-9

CATHERINE HUET MEASROCH

MÉTISSAGE  
FOREVER

Les <sup>éditions</sup> Presses Littéraires



*Pour Sara, Noé, Lily,  
Nils, Élio et Mila.*





## Un

« C'est à travers le métissage  
qu'on découvre son identité »

Katia Makdissi Warren,  
Compositrice montréalaise.

« *Hundred and Fifty Four Mott Street* » articule soigneusement Zoé en sortant de son sac à dos un petit bout de papier chiffonné.

– Française ? demande tout de suite le chauffeur de taxi, en lui lançant un regard interrogateur dans le rétroviseur.

Un homme à la peau foncée, les cheveux noirs et frisés, la quarantaine peut-être ; africain à coup sûr...

– C'est si évident que ça ? rétorque Zoé, étonnée.

– Votre accent, dit le chauffeur, et surtout votre *look*. Le *look* parisien, on ne peut pas s'y tromper ; et puis c'est l'heure d'arrivée de l'avion de Paris, ajoute-t-il avec un deuxième coup d'œil enjoué dans le rétroviseur.

– Je ne suis pas parisienne, affirme Zoé, je suis née près de Perpignan, mais vous avez raison, j'arrive de Paris.

– Ah, Paris ! rêve tout haut le chauffeur de taxi, la Tour Eiffel, le Moulin Rouge, les Folies Bergères ! J'ai habité quelques mois à Paris, chez un cousin, quand j'ai quitté le Sénégal. Ça fait un moment maintenant. Mais les Parisiennes n'ont pas changé. Elles sont toujours aussi jolies... (Nouveau coup d'œil amusé dans le rétroviseur)

C'est votre premier voyage en Amérique ? ajoute-t-il

– Le premier, oui. C'est même la première fois que je prends l'avion.

– Vous êtes en vacances, alors ?

– Je viens rendre visite à mon père, dit Zoé.

Le taxi roula un moment en silence. Ils traversèrent un pont métallique, longèrent les bords de la rivière Hudson, qui était très grise ce jour-là. Il pleuvait légèrement, une petite pluie fine qui rappela à Zoé ses vacances en Bretagne, dans la famille d'Arthur. Le nez collé contre la vitre du taxi, elle se demandait comment elle allait pouvoir se repérer dans cette ville qui lui paraissait démesurée. Les immeubles à sa droite étaient tellement hauts qu'elle avait du mal à apercevoir le ciel, même en se tordant le cou.

– Comme ça, dit le chauffeur de taxi, curieux de nature et relançant la conversation, tu as un père américain et une mère française ?

– Non non, mon père est français, comme ma mère, mais il a quitté la France quand j'étais toute petite. J'avais cinq ans.

– Ah, les hommes ! c'est tous des lâches ! Moi, j'ai une mère sénégalaise et un père américain. Musicien de jazz. Batteur pour tout vous dire. Il paraît qu'il était à la recherche de rythmes africains... et il a rencontré ma mère. Il a disparu quelques jours avant ma naissance. Ma mère m'a élevé toute seule.

Enfin, tu sais, tu permets que je te tutoie, on est en Amérique, hein, dans les familles sénégalaises, on n'est jamais tout seul. Alors, un jour, j'ai décidé d'être vraiment tout seul et de partir retrouver mon père. Direction l'Amérique. J'avais juste son nom. J'ai fait le tour de toutes les boîtes de jazz et je l'ai retrouvé. J'avais une photo de lui, que ma mère m'avait donnée, mais il avait trente ans de plus que sur la photo... Et puis je suis resté ici, à New York.

– Et le Sénégal ne vous manque pas ?

– Mais si, terriblement. Les plages surtout. J'y retourne quelquefois, pas souvent, quand j'ai un peu d'argent, pour voir ma mère. Elle refuse catégoriquement de mettre les pieds en Amérique.

Le taxi descendait maintenant la 3<sup>e</sup> Avenue sur toute sa longueur en direction du Lower East Side. Les maisons étaient devenues plus petites, trois ou quatre étages maximum, avec des escaliers de bois très larges ouverts sur la rue.

Le soleil avait refait son apparition quand la voiture tourna sur Mott Street et s'arrêta devant une maison de trois étages en briques foncées.

– *Here you are!* dit le chauffeur sénégalais.

Il descendit pour ouvrir la portière à Zoé et posa son sac à dos sur le trottoir.

– *Buen suerte!* grommela-t-il, en pointant du doigt le numéro 154. Bonne chance. *And welcome to America!*

En l'espace d'une demi-heure, il lui avait parlé trois langues, français, anglais et espagnol, le tout avec un accent sénégalais. Je suis vraiment en Amérique, songeait Zoé en remettant son sac sur son dos.

Elle se retrouva seule devant le 154 *Mott Street* et prit le temps d'en contempler la façade qu'éclairait un soleil matinal maintenant radieux. Certaines fenêtres avaient un petit balcon sur lequel de malheureuses plantes essayaient de survivre dans l'atmosphère surchauffée de la ville. Elle se demanda quelles étaient les fenêtres de l'appartement de son père.

Puis, d'un pas décidé, elle se dirigea vers l'entrée de la maison.

Elle gravit avec légèreté la dizaine de marches menant à une lourde porte de bois peinte en noir, sur lesquelles des enfants aux couleurs indécises continuaient de se chamailler pour une raison mystérieuse et ne lui prêtèrent aucune attention.

Derrière la porte, quelques boîtes à lettres déglinguées indiquaient les noms de leur propriétaire.

Pierre Dulin, lut-elle, 3<sup>rd</sup> floor.

Elle entreprit de monter vaillamment les trois étages malgré son sac à dos qui se faisait très lourd et s'arrêta sur le troisième palier. Porte de gauche? Non. Sur la porte de droite, peinte en noir elle aussi, était punaisé un petit mot en français intitulé « Pour Zoé ». Elle le détacha et déchiffra ce qui était écrit en arrière, de l'écriture pressée d'un homme à la course.

« Zoé. La clé est dans le pot à gauche du paillason. Entre et fais comme chez toi. Je serai de retour vers 11 heures. » Il avait griffonné un petit soleil.

Zoé regarda sa montre, qu'elle avait soigneusement réglée à l'heure américaine en descendant de l'avion. 10 h 15. Il lui restait trois quarts d'heure pour faire comme chez elle.

La porte ne lui résista pas et elle se retrouva comme par magie, seule, dans l'univers de son père.

Sur la table de la cuisine, légèrement bancal, Pierre avait laissé un autre petit mot, plus lisible celui-là :

« Désolé de ne pas être là pour t'accueillir. Il y a du thé dans l'armoire. Installe-toi. J'arrive tout de suite. » Pierre

Il ne signe toujours pas papa, songea Zoé; il n'a jamais signé papa. Pourquoi le ferait-il d'ailleurs, puisqu'il ne m'a jamais officiellement reconnue comme sa fille.

Pourtant, à sa façon, Pierre avait toujours été présent comme père, une sorte d'exemple discret, l'image d'un homme qui réussissait sa vie, ailleurs, dans un lointain pays. L'image d'un homme qui assumait sa créativité. Tous les ans, le jour de son anniversaire, il lui envoyait un cadeau accompagné d'une carte qu'il avait faite lui-même, petit collage à la gouache ou à l'acrylique. Il y avait d'abord eu des personnages de type dessin animé, des ours et des lapins, puis au fur et à mesure qu'elle grandissait, les peintures étaient devenues plus abstraites et plus proches de ce qu'il dessinait dans la réalité. Et toujours, dès qu'elle avait su lire, c'est-à-dire quelques mois après son départ (elle était précoce) il y rajoutait un petit texte l'encourageant à grandir, à suivre ses rêves, à n'avoir peur de rien. À suivre son exemple en quelque sorte. Car, depuis que Pierre avait quitté la France, en février 1946, il n'avait pas arrêté de peindre. Son travail avait été reconnu par une petite galerie de Soho, puis par une autre, plus en vue, dans laquelle il exposait régulièrement. À chaque vernissage, il envoyait un carton d'invitation à Juliette, chez qui Zoé avait habité jusqu'à ses dix-huit ans, parfois avec sa mère, Sabine, parfois sans elle quand elle était hospitalisée. Il s'était

arrangé, pendant toutes ces années, pour qu'on ne perde pas sa trace, malgré ses nombreux déménagements.

Et comme beaucoup de pères absents, Zoé l'avait idéalisé.

Elle suivit son conseil et se fit un thé. Dans l'armoire au-dessus de l'évier, elle avait le choix entre un thé noir anglais, un thé vert au jasmin ou un Rooibos sud-africain.

Elle choisit le thé vert au jasmin, et pendant que l'eau chauffait, elle explora un peu cet espace cuisine-salon, dans lequel un vieux canapé gris couvert de coussins invitait à se laisser aller. Quelques revues d'art traînaient par terre, qu'elle feuilleta distraitement en balayant l'espace du regard. Une bibliothèque en bois soutenait de nombreux livres qui semblaient représenter la terre entière et sur une petite table à droite du sofa, face à la fenêtre, s'empilaient des dizaines de pages écrites à la main. Pierre s'était-il mis à écrire ?

Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre. Elle apercevait la rue Mott, le large escalier de bois, et un peu plus bas, la devanture d'un épicier maghrébin en train d'empiler des cageots de citrons et d'oranges.

Un peu ragaillardie par le thé au jasmin, elle ouvrit l'une des deux portes peintes en blanc sur le mur gris clair du salon. C'était la chambre de Pierre, c'était là que son père dormait. La première chose qui attira son regard, au-dessus du lit, fut la peinture des Deux Sabine. Elle la connaissait pour l'avoir vue dans un catalogue imprimé par Simon, un ami de Pierre, galeriste à Perpignan, lors de l'exposition de Sabine en 1939. Deux femmes se faisaient face, l'une noire et nue, l'autre blanche et vêtue de voiles. Le voile transparent d'une capeline cachait en partie son visage. Elles se tenaient par la main, comme si elles formaient un tout.

Le Yin et le Yang, songea Zoé, qui depuis quelques années s'intéressait à la philosophie chinoise et s'adonnait au yoga.

Avoir sous les yeux, tout à coup, cette peinture faite par sa mère juste avant sa naissance la bouleversa. Elle reconnaissait, en arrière, les collines de l'Ariège, là où vivait le grand-père de Pierre, chez qui elle était allée à plusieurs reprises avec Sabine.